

Dans le match « journaliste tchèque - Angleterre » des années 1920 que nous propose Karel Čapek dans ces *Lettres d'Angleterre*, c'est un peu l'Angleterre qui est perdante, et les lecteurs qui sont les gagnants.

Cette chronique a été publiée sur le blog littéraire [Passage à l'Est !](#)



Karel Čapek (1890-1938) est considéré comme l'un des plus grands écrivains tchèques du XXe siècle.

Karel Čapek est le journaliste tchèque en question, et ses *Lettres* relatent le voyage qu'il a fait en Angleterre, en Écosse, au Pays de Galles et (à peu de choses près) en Irlande en 1924 : *Lettres*, parce qu'elles se présentent sous la forme de textes envoyés au journal pragois *Lidové Noviny* au cours de ce séjour. Écrites à destination des lecteurs de ce quotidien lu par l'élite culturelle, leur ton est à la fois léger, amusant et faussement naïf. Čapek, qui avait déjà fait de nombreux voyages mais dont c'était le premier sur les îles Britanniques, rend compte un peu en vrac de ses observations : sur les *policemen* londoniens « semblables à des dieux », sur les arbres centenaires dont il suppose qu'ils ont une grande influence sur le torysme anglais, sur la morosité des dimanches, la circulation dans la capitale ou encore sur les joueurs de cornemuse. Peut-être, s'il était envoyé aujourd'hui en voyage, Čapek ferait-il le choix de faire son récit sous forme de story Instagram.

Ceci dit, ces *Lettres* sont presque un anti-guide touristique. Une lettre dédiée aux cathédrales anglaises (dont on sait bien qu'elles sont nombreuses et superbes), le voit courir d'Ely à Lincoln et de là à York avant d'atterrir à Durham, en moins de 6 petites pages.

Les villes à cathédrales sont de petites villes avec de grandes cathédrales, où l'on célèbre des offices divins d'une longueur démesurée.

Il note qu'ici il n'est pas possible de se restaurer en ville, que là les rues sont vieilles et jolies, que partout les suisses surveillent d'un œil sévère les visiteurs des cathédrales, et qu'enfin « l'architecture sacrée anglaise est moins pittoresque et moins plastique que celle du continent ».

La campagne, par contre, lui plaît, surtout lorsqu'elle est peuplée d'arbres vénérables, de moutons, de vaches et de chevaux, et que ces chevaux tentent de lui manger ses carnets de croquis. Car Čapek ne se contente pas de donner des impressions vivantes et imagées, il parsème ses lettres de dessins, là aussi faussement naïfs. Mentionne-t-il un capitaine de navire dans une lettre d'Écosse, qu'apparaît la tête moustachue du capitaine, entourée de mouettes et penchée au-dessus du bastingage. Mentionne-t-il un cheval qui en vaut à son carnet de croquis, que voici sa tête esquissée derrière une barrière en bois. Et voilà encore, parmi d'autres croquis (en lettres et en traits) de personnalités littéraires de l'époque, la face gauche et la face droite de « monsieur John Galsworthy,

[représenté] d'une part comme dramaturge et d'autre part comme romancier, car, n'est-ce pas, il faut que vous le connaissiez sous ses deux aspects. »

A chaque page, il y a de quoi sourire, et l'on s'imagine facilement les lecteurs du *Lidové Noviny* tourner rapidement les pages du journal pour lire au plus vite la dernière livraison de ce farceur de Čapek. De plus, il s'adresse directement à eux, multipliant les références à « chez nous », à son oncle paysan ou aux étudiants tchèques affamés, pour souligner les différences et les excentricités. Un club littéraire où « partout régnait une odeur de gloire et de vieux fauteuils de cuir » lui fait remarquer qu'« en vérité, si nous avions d'aussi vieux sièges de cuir, nous aurions aussi une tradition » : « comme [notre tradition] n'a pas où s'asseoir, elle pend en l'air ».

Ainsi le sérieux, et souvent aussi la critique, perce-t-il derrière le ton badin. Allé visiter la British Empire Exhibition, Čapek en ressort également fasciné et repoussé par ce qu'on y montre, c'est à dire la machine et l'obsession de tout répertorier (également présente dans les musées qu'il visite), plutôt que l'humain. Déjà il y a près de 100 ans, déplorait-il la perte d'un « art humain indigène » au profit de la production en série pour « l'industrie civilisée ». De même le métro et la circulation de Londres le font-ils fuir. Qu'en penserait-il maintenant !

Et puis il y a la cuisine, dont il se moque gentiment rien qu'avec le titre de son avant-dernière lettre : « Fuite ». Čapek n'utilise jamais l'expression « home, sweet home », mais c'est pourtant bien ce qui ressort de sa dernière lettre : le contentement du pèlerin sur le chemin du retour après une mission bien menée mais qui commençait à devenir pesante.

Coïncidence ou non, ces *Lettres d'Angleterre* m'ont fait penser à d'autres livres, d'écrivains hongrois et non tchèques, et un peu plus tardifs (les années 1930), mais partageant cette même manière amusée et instruite de découvrir « l'autre ». A travers son personnage János Bátky, Antal Szerb a notamment fait dans [La légende de Pendragon](#) une description pleine d'humour de l'Angleterre telle qu'elle apparaît à d'autres nations européennes. Il y a en a sans doute beaucoup d'autres, et Čapek lui-même fut l'auteur de *Lettres d'Italie*, d'*Espagne*, des *Pays-Bas* ainsi que du « Nord », publiées en Tchécoslovaquie entre 1923 et 1936.



En lisant ce livre, j'étais aussi très intriguée par les aspects pratiques de ce voyage, à commencer par l'envoi des lettres : les envoyait-il par télégraphe, ou par la poste afin d'y inclure d'emblée les dessins ? Ou ceux-ci y ont-ils été ajoutés par la suite ? Toutes sortes de questions pour lesquelles je n'ai pas de réponses. J'aurais bien aimé savoir également si le voyage de Čapek avait aussi laissé des traces en Angleterre : le journaliste était en effet venu pour assister à la British Empire Exhibition, une exposition coloniale sans précédent pour lequel on aurait pu supposer qu'il avait fait partie d'un groupe de journalistes invités par les organisateurs. Mais il semblerait (je me réfère à l'article d'Ivona Misterova pour [The Literary London Journal](#)) qu'il soit en fait venu dans le cadre du PEN Club International, créé tout juste quelques années auparavant en 1921. Otakar Voadlo, un professeur de littérature tchèque travaillant à l'époque à l'Institute of Slavic Studies à l'université de

Londres, avait en effet proposé Čapek comme membre honorifique du PEN Club de Londres, en même temps qu'un autre tchèque plus âgé, Alois Jirasek.

Čapek, alors âgé d'une trentaine d'années, bénéficiait déjà d'une réputation de personnalité littéraire (écrivain, poète, dramaturge, critique littéraire et d'art, auteur d'essais et de contes, et traducteur - notamment de poésie française moderne), qu'il allait encore développer jusqu'à son décès en 1938 (avec notamment la pièce de théâtre de science-fiction R.U.R. de 1920 introduisant le mot robot dans la langue courante, et la publication de *La guerre des salamandres* en 1936, de *L'année du jardinier* en 1929, de *La Fabrique d'absolu* en 1922*...). C'est peut-être son statut de membre honorifique du PEN Club qui lui a permis de rencontrer des personnalités de la vie culturelle et littéraire anglaise telles que G.B. Shaw, H.G. Wells et G.K. Chesterton, et aussi d'être l'invité d'honneur de réceptions dont des comptes-rendus furent ensuite publiés dans le quotidien *The Times*. Ses *Lettres d'Angleterre* furent ensuite traduites en anglais et publiées dans le *Guardian* (avec un titre qui met en avant la perception du pays que pouvaient en avoir ses visiteurs étrangers, *How it feels to be in England*), avant d'être rassemblées en un livre.

Selon Misterova, Čapek ne s'était pas, au moment de son départ pour Londres, rendu compte de l'importance du PEN Club dont il était devenu membre. L'atmosphère vénérable et les fauteuils en cuir ont pourtant bien dû l'impressionner, car c'est à la suite de son voyage qu'il crée à son tour le PEN Club tchécoslovaque, qu'il présida de 1925 à 1933. Il lança aussi la tradition d'un club littéraire et politique, *Pátečníci*, qui se rassemblait chez lui et dont faisaient partie les hommes politiques Tomáš Masaryk et Edvard Beneš, son frère le peintre et écrivain Josef Capek, ainsi que Karl Polacek, dont j'aurai l'occasion de parler par la suite.

* Pour ne citer que des livres traduits en français.

Ces Lettres d'Angleterre m'ont été offertes par Ibolya Virag, que je remercie.